

L'explosion du 4 mars.

Le jury chargé de tenir une enquête sur ce déplorable événement a rendu un verdict consciencieux et éclairé, par lequel il déclare "que la pratique qui a été suivie, pendant une durée de temps considérable, de détruire des fusées, par le feu, dans le voisinage immédiat du laboratoire, est hautement coupable et répréhensible ; et les jurés sont d'opinion que, en ce cas, elle a causé la mort de onze personnes."

Le jury dit en outre que l'administration intérieure du laboratoire n'était pas ce qu'elle aurait dû être ; que le dit laboratoire contenait trop de matières explosibles ; que le jour de l'explosion il y avait dans cette bâtisse 45,000 charges de munitions sans balles, et 800 livres de poudre en barils ; que le laboratoire était sous le seul contrôle du capitaine Mahon ; que les soldats ne devraient pas être employés dans le laboratoire, attendu qu'ils sont si souvent changés qu'ils ne peuvent se rendre aussi experts et aussi parfaits qu'il le faudrait ; que le laboratoire était situé dans une localité très-dangereuse, étant à une distance d'environ 70 pieds seulement d'un magasin qui contenait une grande quantité de poudre.

Les jurés ont voté des remerciements à C. E. Panet, écuyer, coronaire, pour l'intégrité et l'habileté qu'il a déployées, en dirigeant l'enquête pendant la longue période de huit jours.

LA MAISON DES CHAMPS.

(Suite.)

— Mon beau monsieur, lui dit le petit avec un sourire qui fit briller trente deux perles sur ses lèvres roses, vous ne voyez donc pas l'orage ? Dans cinq minutes vous serez inondé ; mais je sais tout près d'ici un bouquet d'ormes sous lequel vous pourriez vous mettre à l'abri, si vous êtes trop loin de votre maison.

— Bravo, garçon, répondit le capitaine. Je crois que tu as un bon cœur ; mais tu ne me sembles pas fort heureux ; tes parents te négligent un peu trop.

L'enfant baissa la tête, et soupira.

— Voyons, je ne te gronde pas, mon enfant ; mais tu es déjà assez grand pour travailler ; est-ce que tu serais fainéant ?

— Hélas, monsieur, personne ne veut de moi. Les petits du village qui ont leur père et mère, de bons habits, et de la soupe à discrétion, me donnent des coups quand je m'approche d'eux. Ils m'appellent l'enfant *trouvé*. Mais les femmes des paysans me donnent de temps en temps des croûtes dures ou une

écuelle de pommes de terre, et je fais leurs commissions.

— Diable ! tout cela ne te mènera pas loin, s'écria le capitaine avec un gros jurement de marin qui fit tressaillir l'orphelin. Tiens, voilà de quoi t'acheter un meilleur pantalon, une blouse et des souliers. Quand tu seras mieux vêtu, les gamins du village ne seront plus si méchants, et tu trouveras à gagner ta nourriture dans quelque ferme.

— De l'argent, monsieur ! non, je n'en veux point, puisque je ne l'ai pas gagné. Je suis bien malheureux, c'est vrai, mais le bon Dieu ne me laisse pas tout à fait mourir de faim. Voyez, j'ai encore un morceau de pain dans ma poche. Il n'y a que les aveugles et les estropiés qui doivent accepter de l'argent, et il n'en manque pas dans la commune.

Étonné et ravi de ce langage, qui annonçait une noblesse de cœur si rare chez les pauvres enfants que l'éducation n'a point cultivés, le brave capitaine se leva, et tendant la main à l'orphelin : — Serais-tu sage et laborieux, lui dit-il, si je temmenais avec moi ?

— Je ne demande qu'à travailler.

— Fort bien, nous verrons cela. Si je suis content de toi, je te traiterai comme mon fils.

De grosses gouttes de pluie commençaient à tomber. Le capitaine fit signe à son protégé de le suivre, et s'achemina vers sa maisonnette aussi vite que sa jambe de bois lui permettait d'avancer. L'enfant, tout radieux, gambadait autour de lui. À l'angle d'une avenue, on rencontra un pauvre matelot mutilé et aveugle, conduit par un chien barbet, qui se dressait sur ses pattes de derrière pour implorer la pitié des passants. Le capitaine remit à l'orphelin une pièce de monnaie blanche pour la porter à ce malheureux. Les yeux de l'enfant étincelèrent de joie ; il joignit à l'offrande de son père adoptif, son morceau de pain pour le chien.

— Pourquoi donnes-tu ton pain au chien ? demanda M. Josselin.

— Parce que c'est le seul ami du pauvre invalide. Son vieux maître en achètera de moins dur avec l'argent que vous lui donnez ; et moi, je n'ai plus besoin de rien, puisque vous voulez me faire travailler.

Le capitaine attendri embrassa l'enfant. Sois toujours ainsi, lui dit-il, et Dieu te bénira.

L'enfant trouvé n'avait pas de nom. M. Josselin décida qu'il s'appellerait Jean, comme le disciple bien-aimé du Sauveur. Quoiqu'il ne fût pas dévot, il était profondément religieux. Malgré leur vie dure et presque sauvage, les marins pensent à Dieu plus souvent que les autres hommes. Les grandes scènes de la mer élèvent leurs âmes vers le ciel, et au milieu de leurs dangers incessants, quand les abîmes de la mort grondent sous